II. DISSERTATION

SUR PLUSIEURS AUTRES SYSTÈMES

EN CE QUI CONCERNE LA VÉRITÉ ET LA CERTITUDE.

Il est nécessaire ou au moins très-utile que les élèves de philosophie, dans les séminaires, aient des notions justes sur les principaux systèmes qui occupent maintenant ou qui ont occupé récemment les esprits, afin de ne pas être étrangers à ce qu'en pourraient dire les personnes avec lesquelles ils se trouveront en relation, ni à ce qu'ils auront occasion de lire dans les écrits du jour.

Outre le système de M. de Lamennais, qui a eu pendant quelques années un grand retentissement, on a beaucoup parlé du système de Kant et de l'école allemande, du nouvel éclectisme, de l'école écossaise, de l'école du progrès, et dernièrement de l'école de M. Bautain. Donnons un court aperçu sur chacune de ces écoles.

1° *Système de Kant.*

Pour faire connaître le système de Kant, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'emprunter l'exposé suivant à une remarquable dissertation du P. Perronne, reproduite dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXV, p. 286.

« Kant, recherchant les éléments de la connaissance humaine, « reconnut deux éléments de cette connaissance, ou plutôt de « l'expérience qui la produit, le *sujet* et l'*objet*; mais de telle « sorte que le sujet, recevant les impressions de l'objet, les mo- « difie selon les formes nécessaires subsistantes en lui *a priori*. « D'où il suit que l'esprit ne peut, en aucune façon, connaître « l'objet tel qu'il est réellement, mais seulement le *phénomène* « ou l'apparence de l'objet; car les objets ne sont perçus que « par les *formes* subjectives que nous leur imposons. Or, ces « formes montrent simplement comment nous concevons les « objets, et non comment ils sont réellement. Les choses en soi, « que Kant appelle *noumènes* ou êtres de raison, nous demeurent « donc entièrement inconnues, car l'expérience des sens ne nous « donne que des *phénomènes*, c'est-à-dire des apparences, et l'in- « telligence ne nous donne qu'un ordre purement *idéal*. Par « conséquent, l'âme et Dieu, qui ne peuvent être connus par « l'expérience des sens, se trouvent au rang des petits concepts « de raison ou *noumènes*, dont nous ne pouvons nullement savoir « s'ils existent véritablement ou substantiellement, si même ils « sont possibles. Kant les élimina donc de la science, qu'il res-

« treignit à sa *somatologie* ou science des corps. Mais à quoi se « réduisait, après tout, cette science phénoménale des corps, à « s'en tenir aux principes de Kant? Il est facile de le voir, quand « on se rappelle que Kant a placé le temps et l'espace parmi les « formes *subjectives*, et que le principe même de la *causalité* est « pour lui une catégorie purement *subjective*. D'où il résultait « que les causes de ces phénomènes, c'est-à-dire les corps, causes « de nos sensations, étaient aussi complétement *subjectives*, et, « conséquemment, qu'il n'était nullement prouvé qu'elles ont « une existence hors de nous [1]. »

Ainsi quelles qu'aient été les véritables intentions de Kant, *il nous plonge dans l'idéalisme le plus universel, dans l'illusion subjective la plus profonde. Il nous emprisonne dans une sphère de songes, telle qu'il ne nous est plus permis de la franchir pour arriver à aucune réalité. C'est au point qu'il ne fait pas seulement l'homme incertain de ce qu'il sait; il le déclare absolument incapable de rien savoir; c'est alors le scepticisme perfectionné, consommé, le scepticisme qui, sous ce nouveau nom de criticisme, anéantit l'humanité même, laquelle n'existe que parce qu'elle connaît* [2].

« Néanmoins, tout en ôtant à la *raison théorétique* toute possi- « bilité de connaître l'existence de Dieu, la spiritualité et l'im- « mortalité de l'âme, la vie à venir, en un mot, toutes les véri- « tés métaphysiques, Kant les admettait d'ailleurs, en vertu de « la *raison pratique*, comme *postulats*, et les tenait pour *certaines*, « à cause des besoins pratiques, c'est-à-dire parce que, dans la « pratique de la vie, on ne peut pas s'en passer. La partie histo- « rique du christianisme ou de la révélation, se trouve placée « au rang des *phénomènes* : son contenu entre naturellement, « d'après la théorie kantienne, dans la classe des *noumènes*, c'est- « à-dire des choses qu'il est totalement impossible de connaître.»

Ce système n'est pas seulement nébuleux et souvent inintelligible; mais autant que nous pouvons le comprendre, il est plein de suppositions gratuites et de contradictions; il devait avoir et il a eu, en effet, en Allemagne surtout, des conséquences désastreuses.

2° *Système d'Hermès.*

A l'école de Kant nous rattacherons les doctrines d'un écrivain tristement célèbre dans ces derniers temps, quoiqu'il ait cherché à se poser comme l'adversaire du philosophe de Kœnigsberg.

Georges Hermès, né à Dregelwald, dans la principauté de Münster, en 1775, ordonné prêtre en 1799, successivement professeur à l'université de Münster en 1807, et à celle de Bonn en 1819, mourut en 1831, dans cette dernière ville.

En 1819, il publia son *Introduction philosophique*, première partie d'un grand ouvrage de théologie que nous n'avons pas à examiner ici. Dès sa jeunesse, il avait eu une grande estime pour

[1] « Cette observation a été faite par d'autres, et même par Bühle, his- « torien allemand de la philosophie, comme le prouve l'illustre Gallupi « dans sa réfutation de Kant. »

[2] Rosmini, *Nuovo saggio*.

Kant, *qui avait démontré que la métaphysique des anciens manquait de fondement;* mais il rencontrait encore en lui des erreurs, et louait Fichte, pour avoir prouvé que la philosophie kantienne pouvait se soutenir. Vers la fin de ses études théologiques, il avait conçu des doutes *sur Dieu, la révélation, la vie éternelle,* et ces doutes, qui durèrent plus de vingt ans, ne l'empêchèrent pas d'enseigner, ni d'exercer les fonctions du sacerdoce!

Le point de départ de la philosophie *hermésienne* est un doute non pas seulement méthodique, mais *positif, sérieux et illimité.* Pour arriver à la connaissance de la vérité, il faut d'abord renoncer à toutes ses convictions. Mais après avoir ébranlé avec Kant toute certitude objective, comment Hermès veut-il que l'on puisse ressaisir la vérité? Il distingue deux sortes de raisons : l'une *théorique,* dont la force consiste à établir la cause d'un fait, en prouvant *qu'il doit y en avoir une* et *qu'il ne peut y en avoir une autre que celle dont il s'agit.* Mais il est évident que bien peu souvent l'on pourra avoir ainsi la démonstration théorique d'une vérité; que faire alors? Recourir à la *raison pratique,* qui donnera la *certitude morale,* c'est-à-dire celle qui naît d'un *assentiment moralement nécessaire* et lui est intimement unie.

Nous ne descendrons pas dans le détail d'un système psychologique plein d'obscurités de toutes sortes. Nous ferons seulement remarquer, avec le P. Perrone, qu'il y a abus de la raison dans ce doute positif et illimité qui fait la base de la philosophie d'Hermès, et dans l'alternative où il met de choisir entre un scepticisme positif et un dogmatisme mal fondé; qu'il est absurde de réduire tous les vérités et les axiomes mêmes des mathématiques à une pure pensée *subjective,* comme si elles n'étaient que le produit de l'intelligence; qu'il est absurde de dire que pour être certain de sa propre existence, il faille remonter une série infinie d'actes de la conscience, dont l'un serait la preuve de l'autre. Nous ferons observer que dépouiller la connaissance de tout élément rationnel pour la considérer uniquement dans sa partie matérielle et sensible, c'est s'enfermer dans un pur sensualisme, un empirisme complet; nous aurions à relever bien des équivoques, bien des sophismes, spécialement sur l'incertitude des *intuitions sensibles externes.* Voyez les *Annales de philosophie chrét.,* t. XVII *Hist. de l'Hermét.,* etc., t. XXV et XXVI, une dissertation remarquable du P. Perrone, où nous avons puisé ce que nous avons dit.

Nous n'avons pas à relever ici les conséquences désastreuses pour la foi qui ressortent du système d'Hermès; ce système a été condamné par le souverain Pontife en 1835, et malgré ce décret, malgré le zèle de l'archevêque de Cologne, il trouve encore quelques défenseurs.

3° *Eclectisme.*

Au commencement de notre ère, les philosophes grecs et romains qui tenaient à quelque chose, et qu'on appelait dogmatiques, étaient harcelés d'une part par les nombreux sceptiques, qui les attaquaient vivement et profitaient de leurs divisions pour les combattre avec succès; de l'autre, par les docteurs chrétiens,

qui leur opposaient la sublimité de l'Évangile et la perfection de sa morale. Ils sentirent le besoin de se réunir dans un même principe, afin d'être plus forts contre leurs ennemis communs. S'appliquant donc à concilier, autant que possible, les différents systèmes, ils prenaient ce qu'ils y trouvaient de commun et de plus aisé à soutenir, rejetant le reste comme inutile ou ne méritant point la même attention; cet amalgame fut appelé *syncrétisme,* qui veut dire réunion ou *éclectisme,* qui signifie choix. Ce système, soutenu par les plus célèbres philosophes de ce temps-là, tels que Longin, Plotin, Porphyre Jamblique, n'eut pas plus de succès que les autres; toutes ces vaines spéculations philosophiques, sans bases et sans règles, ne purent tenir devant les doctrines chrétiennes si claires, si solides et si parfaitement coordonnées; elles s'évanouirent comme de la fumée et il n'en fut plus question.

Dans le dernier siècle, la philosophie ayant fait divorce avec la religion et affecté de ne plus reconnaître que la raison, les systèmes se sont de nouveau multipliés de manière à jeter, dans cette partie des connaissances humaines, une horrible confusion. Ceux qui les étudient, les comparent et réfléchissent, voient l'impossibilité de les soutenir séparément : ils reviennent à l'*éclectisme,* et disent, les uns, avec M. Cousin, que *tout est vrai pris en soi, mais peut devenir faux si on le prend exclusivement* [1], que *l'erreur n'est pas autre chose qu'une vérité incomplète convertie en une vérité absolue; qu'il n'y a pas d'autre erreur possible* [2]; qu'*en réunissant tous les systèmes incomplets, on aurait une philosophie complète* [3]. D'autres prétendent que dans tous les systèmes les plus opposés il y a des fragments de vérités qu'il faut rechercher et recueillir pour avoir une bonne philosophie, et c'est à quoi ils s'appliquent.

Th. Jouffroy, disciple de M. Cousin et plus tard son associé dans l'enseignement de la philosophie, se montra défenseur ardent de l'éclectisme.

L'organisation de la philosophie présente les plus graves difficultés, il en convient; mais il croit qu'il peut arriver à les lever enfin, à l'aide de deux principes : 1° que tous les systèmes philosophiques ne sont que différents points de vue de la vérité; 2° que la vérité est de même nature en métaphysique qu'en physique; qu'elle n'est que la connaissance de la réalité à laquelle l'observation peut et doit conduire.

M. Damiron ne s'est point prononcé moins ouvertement pour l'éclectisme, Du reste, rien de plus vague, de plus insaisissable et de plus faux que ces principes philosophiques.

Les ouvrages de ces écrivains et de plusieurs autres que nous ne nommons pas, ont répandu ce système dans un grand nombre d'esprits.

Mais 1° dire avec M. Cousin que tout est vrai, pris en soi, est une fausseté évidente; car tous les jours les philosophes comme les autres affirment des choses qui ne sont point, et nient des choses qui sont : ils expriment donc le faux et trop souvent le

[1] *Cours d'histoire de la Philos.,* leçon 6, p. 29. — [2] Leçon 7, p. 6. — [3] *Fragm. de philos.,* préf., p. XLVIII.

soutiennent avec entêtement. Nous ferons remarquer en outre combien les expressions de M. Cousin sont obscures et laissent de vague dans l'esprit. 2° Dire que pour faire une bonne philosophie il faut ramasser les parcelles de vérités qui se trouvent dans les différents systèmes, c'est une assertion vaine et illusoire; car qui fera cette recherche? quelle règle suivra-t-on pour faire le discernement? L'un choisira d'une manière, et l'autre d'une manière opposée : chacun prétendra avoir la vérité, et souvent ils se tromperont tous les deux. C'est donc encore un système qui n'a point de principe de vie et ne peut se soutenir.

3° Le mot même d'*éclectisme*, qui en soi n'a rien de mauvais et pourrait être pris dans un bons sens, entendu comme on l'entend, n'est que l'expression de l'indépendance de la raison, d'un rationalisme absolu. Le christianisme, aux yeux de ces philosophes, n'est qu'un système où l'on peut puiser, comme dans tous les autres, de nombreuses vérités; mais il n'est qu'une forme périssable qui touche à sa fin. Sa doctrine exclusive a enfin cédé, disent-ils, aux efforts de la raison, qui s'élève plus haut et voit la vérité partout où elle se trouve. Il est aisé de voir quelles funestes conséquences résultent de ce système pour la foi et la morale.

4° *Ecole écossaise.*

Thomas Reid, né en 1710, professeur de philosophie morale à l'université de Glascow, en Ecosse, se déclara l'adversaire de Hume et de tous ceux qui avaient tendance au matérialisme ou au scepticisme. Dugald Steward, le plus distingué de ses disciples, marcha sur ses traces, développa ses principes, et compléta un système de spiritualisme qu'on a appelé l'école écossaise et qui a maintenant encore un grand nombre de partisans.

Le principe fondamental de cette école, c'est de procéder par voie d'observation intérieure, de commencer toujours par examiner avec soin ce qui se passe en nous, nos idées, nos sentiments, nos pensées et leurs relations; et, après avoir constaté les règles auxquelles notre esprit est soumis dans ses opérations, de ne point aller au-delà, de ne rien affirmer en ce qui concerne Dieu, la nature, l'origine, les devoirs ou la destination du sujet qui pense en nous, parce que toutes ces choses sont hors de la portée d'un philosophe. Après les faits intérieurs propres à chacun, il n'y a d'autre règle de connaître philosophiquement la vérité, que la règle d'induction ou de sens commun qui consiste à examiner le degré d'intelligence qui est dans chacun, dans les ignorants comme dans les savants, et à le prendre comme signe de vérité [1].

Ce système a donné lieu à bien des observations utiles, et a fait faire, sur plusieurs points, des progrès véritables à la psychologie. Mais il nous a toujours paru faux et difficile à plus d'un égard, et surtout incomplet. 1° *Faux* au moins en plusieurs points, en ce qu'il ne tient pas compte du raisonnement, en ce qu'il veut amener toutes les connaissances philosophiques aux

[1] Voir les ouvrages de Th. Reid, traduits en français par M. Jouffroy, 6 vol. in-8°; ceux de Dugald Stewart, traduits par le même, 3 vol. in-8°; et Riambourg, *du Rationalisme et de la Tradition*, IV.

seuls faits intérieurs à l'homme, en ce qu'il regarde comme inaccessibles au philosophe des vérités sans lesquelles il ne peut y avoir de vraie philosophie, etc. 2° *Difficile*, car n'est-il pas beaucoup plus difficile d'observer et d'apprécier justement les faits de notre intérieur que ceux qui frappent nos sens, et y a-t-il plus de raison pour nous de douter des faits sensibles que des faits intérieurs? Ensuite, qu'est-ce que cette règle d'induction tirée du sens commun? qui observera ce degré d'intelligence commun à tous les hommes? Comment s'assurera-t-on qu'on en fait un juste discernement? 3° *Incomplet*, parce qu'il ne comprend pas toutes les vérités essentielles en un cours entier de philosophie, et parce qu'il ne donne aucun moyen certain de passer des faits intérieurs à ce qui est hors de nous.

D'après cela, tout en rendant justice aux services rendus par l'école écossaise, nous croyons qu'il serait dangereux de se renfermer dans un cadre aussi restreint, et que ce système ne serait pas sans péril pour la foi aux vérités religieuses elles-mêmes.

5° *De l'école du progrès.*

On a beaucoup parlé depuis quelques années de progrès, et par là on entendait la perfection de l'homme, non la perfection de la vertu, telle que l'Eglise l'a toujours comprise et recommandée, mais l'avancement dans la science, dans l'industrie, dans l'économie et ce qui constitue le bonheur de l'homme sur la terre. Des jeunes gens pleins de talents et de connaissances, travaillant avec ardeur, écrivant avec énergie, tels que les rédacteurs du *Globe* dans un temps, ceux du *Producteur* et plusieurs autres, mirent en avant ces maximes de progrès et de perfectibilité pour l'homme ici-bas, sans s'inquiéter de ce qu'il deviendrait après la mort, ou du moins n'en disant rien. Cette théorie n'était que le développement et l'application des principes de l'éclectisme, tel qu'il a été exposé plus haut. De là naquit ce que l'on a appelé, du nom de son fondateur, le *saint-simonisme*, dont la maxime fondamentale était la plus grande somme possible de bonheur pour l'homme sur la terre. Les partisans de cette doctrine en firent une sorte de religion qu'ils prêchèrent avec enthousiasme; mais comme ils n'avaient point de base solide ni de principes fixes, ils se perdirent dans un vague indéfinissable, se divisèrent, tombèrent dans l'absurde, dans le ridicule, et leur secte éphémère se dissipa comme un brouillard.

Pierre Leroux, d'abord attaché à l'école *saint-simonienne*, la quitta de bonne heure pour formuler un système particulier. Il est un des adversaires les plus prononcés du catholicisme, dont il attaque tous les dogmes avec acharnement.

Selon lui, la base de toute vérité est le témoignage des hommes, non des hommes de tous les temps, mais des temps qui précèdent celui dans lequel on vit. La raison en est que, l'humanité progressant toujours, la plus grande somme de vérités se trouve au dernier terme où l'on puisse la considérer.

Tous les systèmes, toutes les doctrines ont été bonnes et vraies pour leur temps : ce sont des formes passagères, qui cèdent tour à tour à l'invincible loi du progrès.

Ce progrès repose sur deux bases, le travail individuel qui

découvre la vérité, et l'autorité des hommes qui la confirme. Ainsi s'accordent, dit-il, l'école catholique et l'école philosophique. C'est bien peu connaître l'une et l'autre école.

Nous n'avons pas à parler ici des idées absurdes de Pierre Leroux sur Dieu et son développement ou ses évolutions par la nature, sur l'origine du monde et de l'homme, de son mysticisme étrange et bizarre, tant pour la forme que pour le fond, enfin de ses doctrines actuelles, et du panthéisme réel qui en est la dernière raison. Nous y reviendrons plus tard.

Dans ses derniers ouvrages, M. de Lamennais embrasse ouvertement le système du progrès, et on ne sait plus ce qu'il pense sur Dieu et sur les sources de la vérité. Nous reconnaissons aussi la possibilité du progrès, mais en partant de ce qui est vrai, tant en philosophie qu'en religion, en procédant de manière à éviter l'erreur, et en ne perdant jamais de vue la vraie destinée de l'homme, qui est la vertu sur la terre et sa récompense dans le ciel. Toute autre philosophie est nécessairement creuse, fausse, dangereuse ou au moins inutile.

6° *École de M. Bautain.*

M. Bautain, nouvellement converti de l'incrédulité du siècle à la foi chrétienne, après de courtes études théologiques, élevé au sacerdoce à Strasbourg et mis à la tête du petit séminaire du diocèse, se fit connaître d'abord par des articles de journaux écrits avec âme; puis, en 1833, il publia un opuscule intitulé : *De l'enseignement de la philosophie en France au* XIX*e siècle*, qu'il donnait comme la préface d'un grand ouvrage auquel il ne restait plus qu'à mettre la dernière main et qui n'a point paru.

Dans cette brochure, il attaquait vivement et renversait les systèmes de Condillac, de l'école écossaise, des éclectiques et de M. de Lamennais, soutenait que la raison humaine, soit particulière, soit générale, ne peut jamais obtenir par elle-même une entière certitude, parce que de sa nature elle est toujours sujette à l'erreur; assignait pour unique fondement de la science métaphysique, et en général, de toute philosophie, la révélation divine; prenait pour point de départ les Livres saints conservés et interprétés par l'Eglise, dans lesquels, disait-il, tout ce qui est vrai se trouve renfermé, et ne voulait pas reconnaître d'autre règle de certitude métaphysique. Il a persisté dans ses assertions, les a renouvelées dans un article de la *Revue européenne*, t. VI, p. 630 et suiv., et dans ses réponses à M. l'évêque de Strasbourg. D'autres écrivains les ont, au contraire, fortement combattues, entre autres l'*Ami de la Religion*, t. LXXXIII, n. 2377, 2382, 2384 et 2407. M. de Trevern, évêque de Strasbourg, qui avait donné des marques d'une bienveillance spéciale à M. Bautain, essaya vainement de réformer ses idées; voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir de satisfaisant, il dénonça ses principes comme pernicieux, dans un avis public adressé au clergé et aux fidèles de son diocèse, le 15 septembre 1834. Le souverain Pontife Grégoire XVI a loué cet écrit par un bref du 20 décembre suivant.

Le système de ce nouveau docteur est donc solennellement improuvé, et par là même doit être rejeté.

Il est d'un vague extrême, n'est appuyé sur aucune base clairement dessinée et solidement posée. L'auteur part de la révélation, sans montrer nettement l'existence de cette révélation et son interprétation certaine. Il paraît qu'en assignant les Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament comme source de toute certitude, il entend parler seulement de la certitude métaphysique ayant pour objet le monde supérieur, de sorte que, hors de l'Eglise et de son enseignement, il soit impossible à un philosophe d'arriver à une certitude complète des vérités métaphysiques, morales et religieuses; mais que, sur toute autre matière, il admet les moyens ordinaires de certitude, reconnaît comme nous qu'il y a une multitude de choses vraies qu'on peut connaître avec une entière certitude, qui ne sont point dans les Livres saints et ne se prouvent point par l'enseignement de l'Eglise : telles sont les vérités physiques, les faits historiques, les propositions logiques, mathématiques, etc.

On nous avait transmis cette observation de Strasbourg. Nous l'accueillîmes avec joie, quoique les restrictions de l'auteur ne donnassent pas encore toute satisfaction aux vrais principes, et dans l'espérance que les saines doctrines reprendraient entièrement leurs droits. Car nous regrettions vivement qu'un esprit aussi distingué se fût laissé entraîner dans une théorie que nous étions obligé de combattre. Nous faisions des vœux pour qu'il fît disparaître toute équivoque de son enseignement et le rendît clairement catholique. C'est ce qu'il a fait très-heureusement, et il n'a pas balancé à désavouer ses erreurs, comme on peut le voir surtout dans l'introduction de sa *Philosophie morale*.

On ne peut que s'affliger en voyant des hommes éminents s'égarer de la sorte. Heureux ceux qui, après s'être trompés, reconnaissent la vérité et y reviennent franchement? Rien n'est plus propre à nous maintenir dans une humble défiance de nous-mêmes, que la considération de cette grande faiblesse des esprits les plus élevés.